

12 MAI 1964

ARTS - LETTRES - SCIENCES

LA PEINTURE

Au Palais
de la Méditerranée

BIENNALE
DE PARIS
et Jeune
Peinture
Méditerranéenne

par Georges TABARAUD

Jamais la jeune peinture méditerranéenne ne fut controversée comme cette année. Les uns y voient un renouvellement, les autres crient à la décadence. Ma foi, tout cela n'est pas si mal et que l'on grogne et rogne autour de quelques toiles ou sculptures est plutôt encourageant dans une ville où jusqu'ici tous les efforts se perdaient plus sûrement que l'eau dans le désert.

Il est vrai que cette exposition annuelle s'est renouvelée. Sans doute le doit-elle à une double influence. D'abord celle de jeunes peintres refusés jusqu'ici et qui ont reçu cette fois le feu vert du jury de sélection. Ensuite, celle de la Biennale de Paris. Dès l'instant qu'il était choisi de nous montrer ses lauréats, il fallait bien se mettre dans le vent, comme on l'avait déjà fait à la Biennale de Menton.

On peut aimer ou ne pas aimer. Il était temps de toutes façons que des jeunes viennent relever les peintres que, depuis deux ou trois décades, nous retrouvions d'année en année.

Nous voici, cette fois devant une confrontation entre l'art figuratif et l'art abstrait avec quelques pointes vers l'informel et, déjà aussi un nouveau détour vers une sorte d'impressionnisme imaginaire.

Devant ce rassemblement d'œuvres d'art, issues de tous les horizons, nous pouvons nous demander dans quelle mesure il est significatif de l'état actuel de la peinture. L'échantillonnage mondial des lauréats de la Biennale pousserait assez volontiers dans ce sens. Méfions-nous toutefois de cette pseudo-universalité.

Lorsqu'en 1959, Malraux lança la Biennale, il lui donna une orientation précise. On se souvient de son coup de clairon de Déroulède des Arts : *La grande peinture a cessé d'être figurative, disait-il. L'initiative est passée du côté de l'art abstrait.*

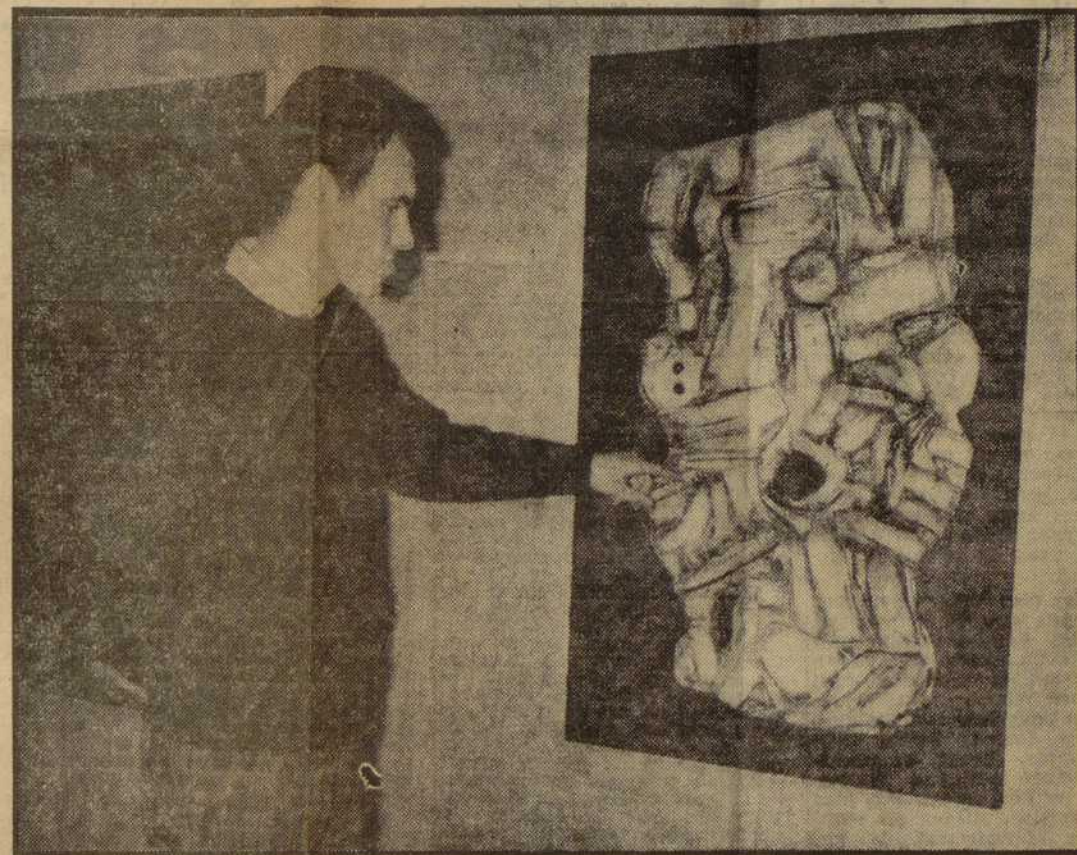
Les missi dominici qu'il envoya prospecter le monde pour les biennales ne s'éloignèrent évidemment pas de la déclaration du Maître. Ainsi par une pression idéologique du ministre, l'orientation des Biennales était donnée. Elles devaient nécessairement montrer que seul l'art abstrait était à l'offensive. Fort de la caution malracienne, l'abstrait devenait l'art officiel et Fautrier s'inscrivait dans la descendance de Bouguereau. On peut hurler mais c'est ainsi.

S'il est vrai, citant toujours une des phrases introductrices de ministre gaullien de la culture, que *la peinture a découvert sa liberté et elle ne reviendra pas en arrière*, il est bon de préciser que de Giotto, à Monnet et à Picasso, cette découverte et cette marche en avant n'ont pas attendu l'abstraction. Comme Wols, Vieira da Silva, Lapique ou de Staël n'ont pas attendu Malraux pour découvrir leur liberté de créateur.

Les lauréats des biennales ne reflètent donc pas, en dépit de l'éclectisme géographique qu'on met à les choisir, la synthèse actuelle de toute la peinture mais seulement celle d'une tendance pour qui effectivement Malraux créa la Biennale de Paris.

Etant ainsi entendu que l'on peut être lauréat de la Biennale de Paris sans avoir pour autant l'infailibilité papale et l'exclusivité de la création comme Dieu le Père, certaines des toiles qui nous sont présentées sous ce titre se voient avec plaisir comme celles de Christian d'Orgeix, de Flavio Shiro, Wortel et surtout celles de Marze, puisqu'il expose dans les deux groupes, dont les vibrations savent nous émouvoir.

Côté « Jeune Peinture », abstraits et figuratifs, se posent de faux problèmes. Jean-Claude Farhi, Niçois de 24 ans, enlève le Prix de l'U.M.A.M. avec trois peintures non figuratives où le relief s'appuie sur des éléments incorporés. Nous avons déjà parlé ici de ce jeune peintre. Ses formes, ses harmonies de couleurs surtout accrochent bien au-delà du regard. Ici la synthèse de l'objet et de l'acquis subjectif du peintre ne rompent pas la correspondance avec le public et j'ai pu en juger par bien des témoignages. Du même bord, c'est-à-dire celui de la non-



J.C. FARHI, lauréat de l'U.M.A.M. devant une de ses toiles.

figuration, autre surprise agréable avec le graphisme de Marcela Giraud et avec les reliefs de Burka.

De l'autre côté de la barrière, James Coignard, si injustement oublié à Menton, obtient le Prix Dorothy-Gould, avec une grande et belle composition champêtre, riche de ces tons sobres qu'affectionne Coignard, mais exemple aussi de ce que peut l'interprétation du sujet lorsqu'elle est servie par un véritable créateur. De ce côté, les noms sont plus connus du public. Deux très beaux paysages valent à Garanjoud, le Prix du Palais de la Méditerranée, Anfosso, Bourdhoux, Mendoze, Tobiasse, Trabus, Vernet-Bonfort sont toujours aussi solides ; un nouveau Batail, et un jeune, qui doit être le benjamin de l'exposition, Bosio, dont l'auto portrait ne manque pas de promesse. J'oublie des noms, Michelle Raquin, Franta, pour sa composition mais dont la chute d'Icare me paraît d'assez mauvais goût. Bepox enfin, dont je n'ai pas eu le loisir de voir l'exposition particulière qu'il vient de présenter à Nice, mais qui me paraît ici franchir une étape décisive avec une décomposition de la forme, une façon d'estomper le sujet dont son « Paysage » me semble être la meilleure réussite.

Chez les sculpteurs, Roussil se taille la part du lion, la pureté de la sculpture-céramique de Claude Brice nous prouve qu'il peut certainement aller au-delà de son étape actuelle ; Roger Deslaef est à suivre et Perot confirme ses promesses de l'an dernier.

J'ai écrit, en abordant la Jeune Peinture, qu'on y posait de faux problèmes, plus particulièrement celui d'une compétition entre abstraits et figuratifs. Il suffit, pour se convaincre que ce n'est pas le problème, de faire le tour des épis. Combien de « reliefs » abstraits qui déjà s'écaillent et s'écroulent, combien de « révolutionnaires » qui empruntent le nuagisme à Masson et cette incrustation d'objet sur la toile

à Picasso, à Braque et à d'autres cubistes qui en faisant déjà leurs délices il y a plus d'un demi-siècle. Par contre, combien de figuratifs dont on s'étonne qu'ils aient pu quitter les futoirs de l'avenue de Verdun ou qui confondent peinture et imagerie ?

Manifestement, la question n'est pas là. Ni dans la reproduction du réel, ni dans un art de bricolage dont il y a au Palais trop d'exemples.

Il est normal que les peintres de ce temps cherchent les correspondances plastiques des nouvelles conditions visuelles de notre époque ou veulent utiliser les matériaux que celle-ci met à leur disposition. Qu'il y ait une peinture de recherche pure, comme il y a en sciences une recherche fondamentale, quoi de plus nécessaire ? Cézanne, Picasso, Léger, Wols l'ont démontré. Mais en limitant avant tout ces recherches au style, à la forme ou au graphisme, ne risque-t-on pas de prendre les moyens pour la fin ?

L'académisme qui nous menace aujourd'hui n'est pas seulement celui de Brayer mais aussi celui de peintres qui se tournent exclusivement vers eux-mêmes et oublient la connaissance de ce qui leur est extérieur.

Il ne suffit pas de peindre un paysage ou une fresque politique pour émouvoir. Mais, il ne suffit pas non plus d'exprimer une intériorité, s'arrêtant à l'investigation du moi, sans sa réflexion sensible sur le monde, pour y parvenir.

Ce n'est pas simple mais c'est le vrai problème et c'est sans doute pour cela que les jeunes peintres discutent tant de la « Jeune Peinture 1964 » et qu'il faut remercier l'U.M.A.M., le Palais de la Méditerranée et M. Maurice Guérin de lui avoir donné cette ampleur.